

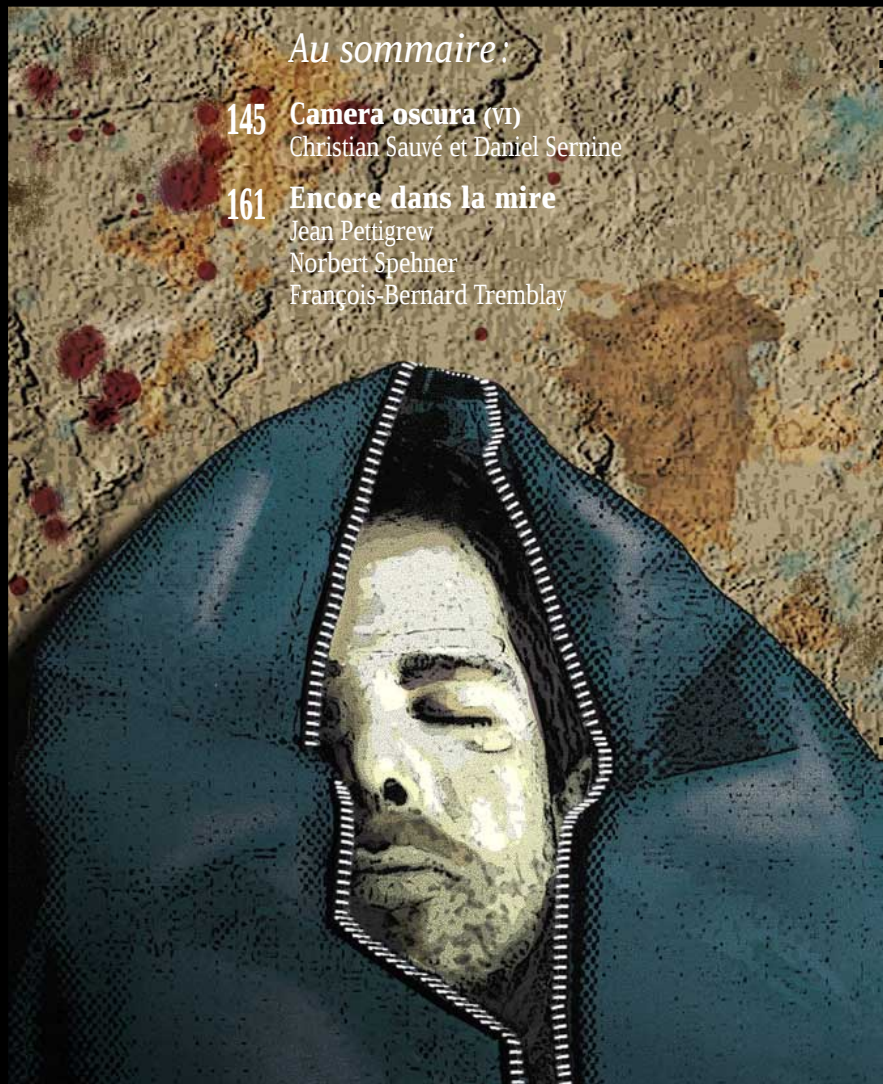
ALIBIS

LE VOLET EN LIGNE

Polar, Noir & Mystère

Au sommaire :

- 145 Camera oscura (VI)**
Christian Sauvé et Daniel Sernine
- 161 Encore dans la mire**
Jean Pettigrew
Norbert Spehner
François-Bernard Tremblay



N° 6

L'ANTHOLOGIE PERMANENTE DU POLAR

Gratuit



Abonnez-vous !

Abonnement (régulier et institution, toutes taxes incluses) :

Québec, Canada et É.-U. : 27 \$
Europe (surface) : 32 \$ / 28 euros
Europe (avion) : 40 \$ / 35 euros
Autre (surface) : 40 \$
Autre (avion) : 46 \$

Les propriétaires de cartes Visa ou Mastercard à travers le monde peuvent payer leur abonnement par Internet.

Toutes les informations nécessaires sur notre site :

<http://www.revue-alibis.com>

Par la poste, on s'adresse à :

Alibis, C.P. 5700, Beauport (Québec) G1E 6Y6

Nom : _____

Adresse : _____

Je débute mon abonnement au numéro :

Alibis est une revue publiée quatre fois par année par **Les Publications de littérature policière inc.**

Ces pages sont offertes gratuitement. Elles constituent le *Supplément en ligne* du numéro 6 de la revue **Alibis**.

Toute reproduction – à l'exclusion d'une impression unique en vue de joindre ce supplément au numéro 6 de la revue **Alibis** –, est strictement interdite à moins d'entente spécifique avec les auteurs et la rédaction.

Les collaborateurs sont responsables de leurs opinions qui ne reflètent pas nécessairement celles de la rédaction.

Date de mise en ligne : mars 2003

© **Alibis et les auteurs**

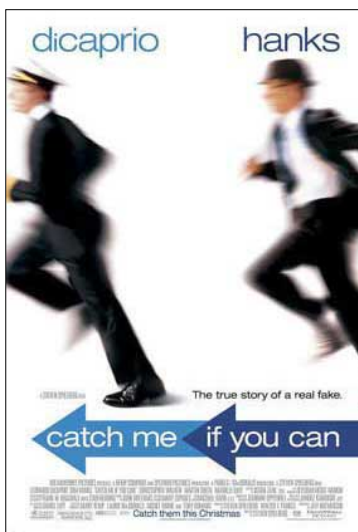


D'année en année, le même scénario se répète : soucieux d'améliorer leurs chances dans la course aux Oscars, les studios lancent leurs meilleurs films aussi tard que possible de manière à ce que ceux-ci demeurent bien frais dans la mémoire des membres de l'Académie. La période de décembre à février devient ainsi une épreuve d'endurance pour les cinéphiles alors que, après des mois de disette, des douzaines de films intéressants déferlent sur les écrans en l'espace de quelques semaines. *Camera oscura* a su séparer le bon grain de l'ivraie.

Double dose de Leo

Cinq ans après le méga succès de **Titanic** (se souvient-on même de **Celebrity**, **The Beach** ou **The Man In The Iron Mask**, pourtant sortis depuis ?), voici que Leonardo DiCaprio revient au grand écran dans rien de moins que deux films impressionnants. Vedette des derniers-nés de Steven Spielberg et de Martin Scorsese, DiCaprio s'attaque en plus à deux rôles bien substantiels. Dans les deux cas, il s'agit de protagonistes à la morale corrompue, de gentils mauvais garçons pour qui des vies criminelles sont en grande partie des tentatives de regagner l'admiration de leurs pères respectifs.

Dans **Catch Me If You Can**, inspiré d'une histoire vraie, son personnage de Frank Abagnale Jr. fuit un contexte familial déplaisant pour mener une vie d'escroc. Durant sa carrière, Abagnale se fera passer pour un pilote d'avion de ligne, un médecin, un avocat et réussira à détourner plus de deux millions de dollars grâce à des chèques contrefaits. En cavale en Europe, sa capture par un agent du FBI persistant (Tom Hanks) n'est pas la fin de ses soucis alors qu'il doit apprendre à réintégrer la vie civile.



146

Spielberg s'est manifestement bien amusé en réalisant **Catch Me If You Can** et ce plaisir est contagieux. Comment résister à cette reconstitution des années 60, pleine de couleurs et de musique entraînante ? Abagnale est un gentleman fraudeur plein de charme et le ton léger de la production est jubilatoire. Alliant des éléments de jeu entre chat et souris et des détails procéduraux fascinants à une réalisation bien classique, Spielberg signe ici un divertissement presque parfait. Même la finale – un peu languette, il faut dire – échappe aux écueils qu'on redoutait : Abagnale réussit son retour dans le droit chemin grâce à un triomphe éclatant sur le système qu'il a si longtemps déjoué.

Certes, cette fiction n'est pas entièrement fidèle aux faits historiques (entre autres « ajustements dramatiques », le véritable Abagnale n'était pas enfant unique, n'était pas le fils d'un petit escroc et ne fut pas la cible d'un seul agent du FBI pendant des années), mais peu importe : **Catch Me If You Can** sait comment satisfaire son public tout en donnant un aperçu fascinant du domaine de l'escroquerie. Un excellent film, bien appuyé par une interprétation habile de DiCaprio d'un homme aux cent personnalités onctueuses.

En revanche, son rôle dans **Gangs Of New York** est beaucoup plus dur. Soit, Amsterdam Vallon est beau garçon, mais il évolue

tout de même dans un environnement impitoyable: New York durant la guerre civile américaine est un endroit parfois pire que le *Far-West* en ce qui concerne la loi et l'ordre. Des *gangs* de rue s'affrontent pour le contrôle du territoire et c'est durant l'une de ces batailles que le père d'Amsterdam (Liam Neeson) est tué par l'impitoyable Bill « Le Boucher » Poole (Daniel Day-Lewis, resplendissant). Amsterdam jure vengeance et, pour l'essentiel, **Gangs Of New York** décrit son ascension comme bras-droit de Bill, alors même qu'il planifie ses représailles. Cette quête deviendra de plus en plus compliquée par la trahison d'un de ses amis, la présence d'une jolie fille (Cameron Diaz) et l'admiration que Bill entretient pour le père d'Amsterdam.

Dès ses premiers moments, **Gangs Of New York** est un film saisissant. La reconstitution du New York de 1863 est étonnante et la réalisation dynamique de Scorsese en tire le meilleur parti. Certaines images défient notre conception de l'époque: on notera en particulier un plan continu montrant comment les immigrants européens étaient immédiatement recrutés dans l'armée, puis envoyé au front à bord d'un navire qui ramenait des dépouilles... **Gangs Of New York** nous plonge dans un passé aussi étranger qu'un roman de science-fiction. (Des compagnies de pompiers préférant s'affronter plutôt que d'éteindre un incendie?) Dur choc qui rappellera que l'Amérique n'a pas une histoire sans taches.

Malheureusement, le poids de l'histoire new-yorkaise finit par triompher du conflit personnel qui oppose



Photos: Mario Tursi



Amsterdam à Bill le Boucher. Après un rythme mesuré, le film s'achève de façon précipitée en passant à une tout autre intrigue, une finale qui risque certainement de susciter la

controverse critique. S'agit-il d'un retournement qui nous prive d'un affrontement final dramatiquement approprié, ou bien d'une leçon sociale que tente de nous inculquer Scorsese? Nul ne niera l'importance des émeutes de la conscription... mais, par sa structure, **Gangs Of New York** ne semble pas mener logiquement vers un pareil dénouement, ni bien expliquer les vraies raisons derrière ces émeutes. Fort dommage, car si l'histoire de New York et celle d'Amsterdam Vallon sont intéressantes, leur collision empêche une exploration satisfaisante des deux. Peut-être faudra-t-il attendre la sortie du DVD pour mieux comprendre : des rumeurs planent au sujet d'une trentaine de minutes laissées sur le plancher de la salle de montage...

Gangs Of New York intéressera sans doute beaucoup les férus d'histoire américaine et ceux qui ont un penchant pour les grandes fresques historiques. Mais encore là, on explique difficilement que des sujets fascinants tels que Boss Tweed et son *Tammany Hall* disparaissent presque sans éclat de l'intrigue. Un public pour qui cette époque n'est pas familière risque de s'ennuyer un peu, surtout lorsque le film change d'engrenages lors de ses dernières minutes.

148

À la recherche de bons agents

Travailler pour le gouvernement ne veut pas nécessairement dire passer ses jours dans un bureau comme fonctionnaire. La paye sera dérisoire, la célébrité inexistante et les dangers omniprésents, mais quand la CIA vient vous taper sur l'épaule pour vous suggérer une vie d'aventure au service de la patrie, comment refuser ?

C'est l'offre que fait le personnage d'Al Pacino au protagoniste de **The Recruit**, un jeune futé de l'informatique joué par Colin Farrell. Qui plus est, Pacino lui offre ce que Dell, Microsoft ou IBM ne pourraient jamais : de l'information sur la disparition mystérieuse de son père. La tentation est irrésistible ; tel père, tel fils et, sous peu, Farrell se trouve à « La Ferme », l'académie de la CIA. C'est là qu'il apprendra les raffinements de la surveillance, de l'interrogation et de l'opération en territoire ennemi à travers une série d'exercices de plus en plus réalistes.

Hélas, à force d'insister sur le fait que tout est un test et qu'il ne faut pas se fier aux apparences, **The Recruit** éventre ses propres surprises. Les revirements de situations sont prévisibles et même



la conclusion n'est pas particulièrement étonnante, alors qu'on se doute bien qu'il y a anguille sous roche. Dans sa hâte à tout boucler de façon haletante, le film évite même de discuter des conséquences d'un acte grave commis par le protagoniste alors

qu'il est en cavale, un signe distinctif parmi tant d'autres d'un scénario mitigé. En revanche, la performance de Pacino comme mentor a beau ne pas être innovatrice, elle demeure prenante. Le film avance également avec une efficacité raisonnable grâce à la réalisation sans artifices. Sans qu'il s'agisse d'une œuvre inoubliable, on y passe tout de même un bon moment.

Difficile pour des civils de départager la fiction de ce à quoi pourrait ressembler le véritable entraînement des agents secrets américains, mais **The Recruit** fait un effort crédible pour imaginer en quoi cela pourrait consister... mis à part plusieurs raccourcis dramatiques. L'impression relativement convaincante de réalisme qui se dégage de ce film n'est pas étrangère au regain d'intérêt récent à l'écran pour la « véritable » CIA, qu'il s'agisse de films comme **Spy Game** ou bien de séries télévisées comme « The Company ».

Ce réalisme n'est certainement pas au menu de **Confessions Of A Dangerous Mind**, une fantaisie autobiographique où le producteur télé Chuck Barris s' imagine avoir été recruté par la CIA pour des opérations délicates. Ici, la vie d'agent secret devient une métaphore pour exprimer le dépit de Barris en ce qui concerne une vie qu'il considère décevante... et son penchant pour la mise en boîte. Le créateur du « Dating Game » et du « Gong Show »



était-il vraiment un tueur à gage pour son pays ? Bien sûr que non... mais sa fantaisie avait peut-être une utilité alors qu'il contemplait ses critiques, qui l'accusaient de produire de la télévision de plus en plus superficielle. Ce n'est sans doute pas un accident si, dans le film, sa vie secrète prend fin le jour de son mariage.

Confessions Of A Dangerous Mind est un délire de 90 minutes, soit, et la vision très stylisée de l'espionnage du scénariste Charlie Kaufman doit plus aux clichés des années 60 qu'à la réalité.

Pour ceux avec un faible pour le cinéma presque expérimental, ce film comporte sa part de plaisir, qu'il s'agisse d'une vision trop brève de Julia Roberts comme femme très fatale et de George Clooney (qui a également réalisé le film, à Montréal de surcroît) comme mentor équivalent au personnage d'Al Pacino dans **The Recruit**. Mais n'espérez pas une narration facile, plaisante ou réaliste.



Bleu sombre

Depuis le succès critique de **Training Day**, la corruption policière semble être revenue au goût du jour dans le domaine du polar média. En plus de séries policières telle « The Shield », voici qu'arrivent en salles **Dark Blue** et **Narc**.

Dark Blue, au moins, ne camoufle rien lorsque vient le moment de rendre hommage à ses sources d'inspiration. Non seulement le film a-t-il lieu à Los Angeles durant les quelques jours menant aux émeutes raciales de 1992 (émeutes causées, on se souviendra, par le verdict de non-culpabilité rendu dans le procès des policiers blancs accusés d'avoir utilisé de force illégitime

en battant sauvagement un jeune Noir nommé Rodney King), mais il s'agit d'un scénario de David Ayer (qui a également scénarisé **Training Day**), adapté d'un concept original de James Ellroy (l'auteur du roman *L.A. Confidential*).

Les ressemblances entre ce film et **Training Day** sont évidentes, alors qu'un jeune policier naïf (Scott Speedman) est pris en charge par un vétéran aux méthodes peu orthodoxes. Tout comme Denzel Washington avait fait jaser avec un rôle de policier corrompu, Kurt Russell livre ici une de ses meilleures performances dans le rôle d'Eldon Perry, un dur de dur qui préfère sa justice à celle définie par la loi. Verre d'alcool dans une main, pistolet dans l'autre, Russell demeure sympathique malgré tout en incarnant l'équivalent moderne du *sheriff*. Il n'est d'ailleurs pas seul ripou à la LAPD, alors qu'il œuvre au sein d'une confrérie d'initiés qui partagent le même point de vue... mais qui ne se font définitivement pas confiance. L'étranger à ce bon vieux système, c'est Ving Rhames, un officier senior qui n'a plus rien à perdre et entend bien tout dévoiler au grand jour. Alors que la ville se prépare à des émeutes sanglantes, une enquête sur un vol dans un dépanneur devient une affaire qui mettra en jeu la conscience de tous les personnages. Mais s'agit-il de remords éveillés ou bien d'instincts de survie ?

Pendant presque tout le film, on embarque sans effort. Il y a un réel plaisir à voir Kurt Russell mordre dans un rôle bien étoffé, ainsi qu'à suivre le déroulement d'une enquête bien peu conventionnelle. Les difficultés surviennent quelques minutes avant la fin, où un oubli inexplicable d'un des protagonistes (laisseriez-vous votre partenaire se précipiter dans une situation dange-



Photos:



Robert Zuckerman

reuse sans gilet pare-balles alors que vous en portez vous-même un ?) a des conséquences graves et qu'une hideuse coïncidence facilite l'appréhension d'un fugitif. Comme si ce n'était pas assez, le scénario culmine lors d'un « discours-qui-dit-tout » bien cliché, un événement difficile à justifier étant donné les émeutes qui font rage ailleurs dans la ville. Des émeutes qui, finalement, n'apportent pas autant au film que l'on pourrait l'imaginer : les téléphones cellulaires avaient beau être plus encombrants en 1992, il y a très peu de spécificité historique ou thématique à l'histoire que raconte **Dark Blue**. Le gaspillage d'opportunités ne s'arrête pas là : Ving Rhames semble regarder la conclusion au même titre que l'audience, son personnage n'ayant somme toute que très peu d'influence sur le dénouement. Triste sort pour un projet plein de potentiel. Le résultat est satisfaisant, mais pas particulièrement distinct de tant d'autres drames policiers.

Alors que **Dark Blue** se déroule sous le ciel ensoleillé de Californie, **Narc** nous fait grelotter sous l'hiver de Detroit (à laquelle Toronto, où le film a été tourné, sert de doublure) avec une histoire qui a sa part de similitudes avec le film précédent. Ici, Jason Patric incarne un policier chargé de trouver la vérité à propos du meurtre d'un officier *undercover*. Pour ce faire, il doit composer avec l'ex-partenaire de la victime, un détective brutal interprété de façon impressionnante par Ray Liotta. Ce qu'il découvre au cours de son enquête est de plus en plus affligeant : le policier décédé semble non seulement être passé du côté des

trafiquants, mais des forces à l'intérieur même de la police tiennent à ce que la vérité ne soit pas révélée.

Mis à part une séquence d'ouverture choc, **Narc** met un temps fou à atteindre sa vitesse de croisière. Un peu comme dans **Dark Blue**, l'enquête avance surtout à coup de méthodes discutables. Deux séquences sombrement amusantes ponctuent le film de façon étrange, alors que le reste du scénario ne semble guère exhiber un sens de l'humour. Mais la tension ne cesse d'augmenter, menant finalement à une confrontation prenante entre

152

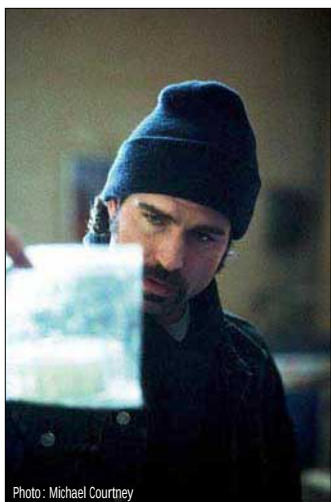


Photo : Michael Courtney



les deux trafiquants qui savent quelque chose... mais quoi, exactement ?

Affligé par un budget modeste, **Narc** est généralement moins accessible que **Dark Blue**, mais possède l'avantage d'une finale plus réussie et d'un meilleur duel entre les deux protagonistes. Le scénariste/réalisateur de **Narc**, Joe Carnahan, est un talent à surveiller. Ce qu'il parvient à suggérer avec beaucoup d'économie est plutôt remarquable, tout comme les performances qu'il tire de ses acteurs.

Ni un ni l'autre de ces films ne passeront à l'histoire, mais que cela ne vous décourage pas d'y jeter un coup d'œil si vous préférez les films francs de... policiers avec une touche d'impureté.

Spectacle!

Certes, **Narc** et **Dark Blue** représentent l'archétype du film policier avec leur narration durement réaliste, mais le genre est beaucoup plus vaste que l'approche quasi-documentaire. Avec un peu d'imagination, de la musique et quelques pas de danse, un thriller juridique peut facilement devenir comédie musicale. C'est dans cet esprit que *Camera oscura* se doit de mentionner **Chicago**, l'adaptation cinématographique de la célèbre comédie musicale de Broadway.

Un simple résumé de l'intrigue sera immédiatement familier aux amateurs des genres policiers : la jolie chanteuse Roxie Hart (Renée Zellweger) devient la coqueluche des médias après son arrestation pour meurtre. Sa victime était-il son amant ou un intrus ? Comme avocat de la défense, Billy Flynn (Richard Gere) tentera de convaincre jury, public et médias qu'il existe une bien meilleure

version des événements. Mélangez à cette histoire une autre cantatrice meurtrière nommée Velma Kelly (Catherine Zeta-Jones), une gardienne de prison opulente (Queen Latifah), une presse crédule et un relent de scandale, et vous obtenez une histoire simple, mais digne d'un thriller honnête.

Cependant, c'est là sans compter sur la danse et les chansons. Pour adapter ce *musical* à l'écran, le scénariste Bill Condon et le réalisateur Gary Marshall entrent dans l'imaginaire des personnages, alternant entre des scènes réalistes bien ordinaires et les numéros musicaux qui se déroulent dans la tête des gens impliqués. Il s'agit là non seulement d'un moyen idéal pour faire accepter des personnages chantants à l'improviste à un auditoire qui n'avait pratiquement rien vu de tel depuis des décennies, mais aussi d'un prétexte pour des métaphores audacieuses.

Le charme de **Chicago** tient à son attitude bien cynique fort contemporaine à l'égard du processus judiciaire, une attitude qui trouve sa libre expression lors des numéros fantaisistes. Une conférence de presse se transforme en spectacle où l'avocat manipule sa cliente comme une poupée ventriloque et les journalistes comme des marionnettes. Le procès est (littéralement) comparé à un cirque et Billy Flynn danse la claquette lorsque vient le moment d'entourlouper le jury !

Chicago est une réussite complète, qu'il s'agisse des performances exceptionnelles, de la chorégraphie somptueuse, du style visuel éclaté, du montage parfait ou encore de l'humour qui enveloppe tout le film. En salle, difficile de ne pas céder, voire ne pas se lever et d'applaudir lorsqu'arrive le générique. Il s'agit assurément d'un des meilleurs films de 2002, toutes catégories confondues. Ce n'est qu'une bénédiction supplémentaire si **Chicago** rejoint en plus les intérêts des amateurs de littérature policière et les lecteurs d'*Alibis*.



Dernière heure

À mi-chemin du thriller juridique et du drame carcéral, **25th Hour** examine une situation rarement abordée au cinéma. Un petit trafiquant de drogue (Edward Norton) en est à sa dernière journée de liberté avant d'aller en prison pour sept ans. Famille, amis et associés en profiteront pour tenter de tout régler avant son départ, avec conséquences à l'avenant.

Adapté par David Benioff d'après son propre roman, **25th Hour** dépasse le cadre de ses origines littéraires grâce aux efforts du réalisateur Spike Lee. Il s'agit du premier film à non seulement présenter un New York post-11 septembre, mais à en faire – parfois maladroitement, mais toujours honnêtement – une partie intégrale de sa thématique. Tout comme sa ville d'origine, le protagoniste refuse la solution facile, mesure l'ampleur des conséquences de ses actes et ne se laisse jamais abattre. Lee ne tente pas de camoufler le traumatisme subi par la ville, et utilise même *Ground Zero* comme arrière-plan à une conversation intense entre deux personnages. Le résultat paraîtra surfait pour certains, et d'une efficacité dévastatrice pour d'autres.

Certainement, il s'agit d'un film atypique pour Lee : la question raciale y est abordée de façon beaucoup plus subtile et – sans complètement faire l'économie de certaines complaisances – le film semble à plusieurs égards plus abouti que plusieurs des œuvres



précédentes du cinéaste. Ce n'est pas un film spectaculaire à proprement dit, mais il est difficile de ne pas être fasciné par le déroulement de l'intrigue. Loin d'être un polar pur (l'élément criminel explicite ne fait qu'une brève apparition, fugace, dans le film), il s'agit plutôt d'un drame mettant en scène des personnages affectés par le crime. Le calibre des acteurs impliqués est impressionnant : On remarquera plus particulièrement une autre performance magistrale d'Edward Norton, délicieusement nuancé, sympathique malgré son métier répréhensible.

Malgré sa part de faiblesses, (quelques longueurs, une intrigue secondaire peu prenante entre Anna Paquin et Philip Seymour Hoffman), **25th Hour** est un drame original et digne d'intérêt. Même s'il est rapidement disparu au box-office, il serait dommage de l'ignorer au vidéo-club.

Rien à voir avec les Oscars

Alors que **Chicago**, **Gangs Of New York** et **Catch Me If You Can** ont accumulé les nominations aux Oscars, ils ont brièvement côtoyé au box office d'autres films qui, eux, n'attirent jamais l'attention de l'Académie.

À première vue, **The Life Of David Gale** ressemble pourtant au candidat idéal pour les honneurs de fin d'année. Chapeauté par un trio d'acteurs respectés, voici un thriller qui s'attaque vigoureusement à un enjeu controversé. David Gale (Kevin Spacey) joue le rôle d'un intellectuel condamné à mort pour le meurtre d'une amie (Laura Linney), un sort ironique pour Gale qui a passé une bonne partie de sa vie à lutter contre la peine capitale. Quelques jours avant son exécution, il est interviewé par une journaliste (Kate Winslet), à qui il expose son innocence. Séduite par la conviction de Gale, trouvera-t-elle la vérité à temps ?

Fort bien. Ajoutez à cette prémisse une bonne performance (parfois cabotine) de Spacey, ainsi que l'illusion d'une certaine profondeur philosophique, et vous pourriez vous croire en face d'un drame judiciaire satisfaisant. Hélas, cette impression disparaît rapidement lorsque le film s'embourbe dans des scènes qui tentent de créer de la tension là où il n'y en a manifestement aucune. De drame criminel, on passe alors à un thriller hollywoodien grossier où tous les clichés sont permis : des téléphones cellulaires ne fonctionnent pas, des autos tombent en panne et des personnages commettent des actes inexplicablement stupides dans le seul but

de tout rendre plus difficile durant leur course ultime contre la montre.

Le léger déplaisir se transforme en incrédulité ébahie lorsque roule la dernière minute du film, une conclusion qui n'a non seulement aucun



sens dans la logique du scénario, mais qui banalise également le message que semble vouloir véhiculer le film. Loin d'être une exploration vigoureuse des enjeux reliés à la peine de mort,

The Life Of David Gale se révèle n'être qu'une œuvre manipulatrice qui n'a même pas l'intelligence de s'apercevoir qu'elle finit par se contredire.

Aussi décevant que s'avère **The Life Of David Gale**, il y a eu pire. Prenons par exemple **National Security**, une « comédie policière » où, malheureusement, les deux genres coexistent sans harmonie.

Steve Zahn interprète un ex-policier qui enquête sur la mort de son coéquipier, alors que Martin Lawrence joue un garde de sécurité qui veut devenir policier. Zahn est tragique ; Lawrence est supposément comique. Hélas, son style de comédie est irritant (racisme et brutalité policière servent, pour ne donner que deux exemples, de terreaux fertiles à des blagues grossières à répétition) et le côté dramatique du film reste bien trivial. Des filles bien roulées et quelques cascades amusantes ne réussissent pas à susciter



un intérêt particulier. Le scénario reste en deçà des standards élémentaires de compétence, affligé par le cabotinage insupportable de Lawrence et des trous de logique béants. Réalisateur et monteur trahissent un manque de confiance justifié à l'égard de leur matériel en adoptant un style chaotique et sans continuité. Comble de la déception pour ce type de film, **National Security** démontre peu d'imagination en ce qui a trait aux séquences d'action (on peut voir une automobile foncer à travers une fenêtre au moins quatre fois) et se conclut en queue de poisson avec une finale décidément peu impressionnante.

Non, **National Security** ne comporte aucune valeur rédemptrice au delà d'un faible plaisir très coupable. Tenez-vous loin de ce film, par crainte que son goût amer ne contamine le reste des choix valables qui s'offrent à vous ce trimestre-ci.

Même s'il ne s'agit pas d'un chef-d'œuvre, même **Shanghai Knights** est préférable à **National Security**. Cette suite décevante de la comédie western **Shanghai Noon** envoie Jackie Chan et Owen Wilson à Londres durant l'ère Victorienne, où ils auront à faire face à un complot visant à assassiner la famille royale. On comprendra, à la lecture de ce canevas, que la comédie facile prend le dessus sur les scènes d'action qui sont devenues la marque de commerce de Chan : nos deux héros sont évidemment hors de leur élément à Londres, et les différences anglo-américaines forment l'essentiel de la comédie du film.

Plein d'anachronismes, **Shanghai Knights** compte comme personnages secondaires des gens comme Jack l'Éventreur, Arthur Conan Doyle et Charlie Chaplin. Mais ne cherchez pas ici d'allusions *steam-punk* astucieuses : le tout reste décidément construit pour une audience générale. Parfois paresseux, souvent bête à en rouler les yeux, **Shanghai Knights** demeure quand même un divertissement plaisant par la seule force du charme des deux acteurs en vedette. Un bon moment, mais sans profondeur.



Un mot sur *Spider* (Collaboration spéciale de Daniel Sernine)

Le lecteur se demandera pourquoi il est question d'un film de David Cronenberg dans une revue consacrée au polar et au roman noir. Cronenberg, en effet, nous a rarement proposé des œuvres qui ne relevaient ni de la science-fiction ni du fantastique. La dernière remonte à dix ans : **Mr Butterfly**.

La plus récente, qui s'intitule **Spider**, pourrait tout aussi bien s'appeler **Mr Spider**. Au menu : folie insidieuse dans une ambiance lugubre, et un meurtre passé, du genre que les journaux qualifient de « drame familial ». Le scénario, et le roman dont il s'inspire, sont signés Patrick McGrath.

Spider, ou Dennis Cleg, le personnage incarné par Ralph Fiennes, est un schizophrène qu'on désinstitutionnalise après vingt ans d'internement et qui va prendre pension dans une maison de transition déprimante, dans l'*East End* de Londres. On pense à David Lynch et à certaines scènes de **The Wall** d'Alan Parker. Ce quartier, traversé par un canal et dominé par d'immenses réservoirs, est celui-là même où Spider a vécu son enfance, entre un père habitué des pubs et une mère lasse de l'attendre chaque soir. Ce petit bonhomme taciturne, apparemment sans amis, tissait au-dessus de son lit des enchevêtrements



de cordes ; adulte il continuera de ramasser partout des bouts de ficelle et il tissera un nouveau réseau dans sa chambre sombre.

L'inquiétude s'installe graduellement. Sous son manteau défraîchi, qu'il n'enlève presque jamais, Spider porte quatre chemises superposées. Il fume constamment (surtout des mégots trouvés sur le trottoir), il cache sous le tapis un carnet de notes où il griffonne dans un alphabet de sa propre invention. Et surtout il se remémore, il revisite (littéralement) des scènes d'une période cruciale de son enfance. Mais quels souvenirs sont authentiques, et lesquels témoignent de sa perte de contact avec la réalité ? Car sa mère change d'identité à mi-chemin du film (avec un talent tel, de la part de Miranda Richardson, qu'on jurerait voir deux

actrices différentes dans ce rôle). Pire encore, cette sinistre identité contamine même la responsable de la maison de transition, Mrs Wilkinson.

Le cinéaste canadien a eu recours à son directeur photo habituel, Peter Suschitzky. L'image est rarement innocente dans un film de Cronenberg; ici, les vitres fracassées deviennent à la fois des casse-tête et le reflet de toiles d'araignée, les taches d'humidité ou de moisissure sur les murs sont en même temps des tests de Rorschach. Presque tout le film est sombre, glauque, quasi silencieux. Pour tout dialogue, Fiennes marmonne une vingtaine de phrases; j'ai heureusement vu une version sous-titrée en français, sans quoi le sens de la plupart de ses marmottements m'aurait échappé. (Les autres personnages parlent heureusement plus clairement, quoique pas tellement plus abondamment dans le cas de Gabriel Byrne, qui ne donne pas la meilleure prestation de sa carrière dans le rôle du père.)

Sans s'avérer aussi décevant qu'**eXistenz**, *Spider* n'atteint pas le niveau de **Crash** ou de **Naked Lunch**, pour citer deux fleurons de la filmographie de Cronenberg. Ici le basculement entre réalité et folie n'a ni l'impact ni la flamboyance de **Naked Lunch**, et le sentiment de doute est bien tempéré en comparaison avec ce que nous propose un David Lynch, par exemple. Les fervents de Cronenberg voudront voir **Spider** tout de suite, au grand écran; les autres attendront la sortie du DVD et n'y perdront guère au change... (DS)

Bientôt à l'affiche

Alors que l'hiver s'achève, Hollywood se prépare déjà à l'été 2003. C'est ainsi que la livraison du printemps de *Camera oscura* s'intéressera à de tels apéritifs que **Cradle 2 The Grave**, **Tears Of The Sun**, **The Hunted**, **Identity**, **2 Fast 2 Furious**, **A Man Apart** et **Basic**, tout juste avant que les gros canons de la saison estivale commencent à déferler sur nos écrans.

En attendant, bon cinéma !

■ Christian Sauvé est informaticien et travaille dans la région d'Ottawa. Sa fascination pour le cinéma et son penchant pour la discussion lui fournissent tous les outils nécessaires pour la rédaction de cette chronique. Son site personnel se trouve au <http://www.christian-sauve.com/>.



ENCORE DANS LA MIRE

de

Jean Pettigrew, Norbert Spehner,
François-Bernard Tremblay

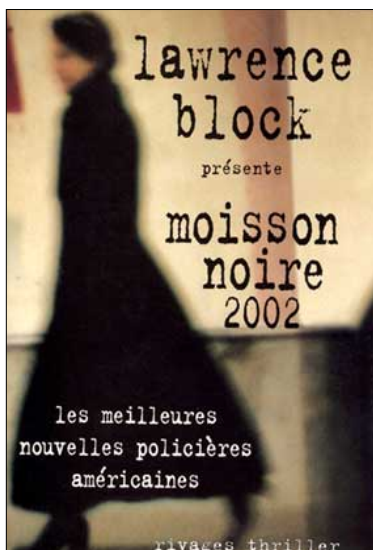
La crème du crime 2002

C'est un rituel annuel bien connu dans la littérature de genre. Tous les ans, il se publie au moins une anthologie dans le style « The Best of... ». Chez Rivages, depuis l'année dernière on propose la série *made in USA, The Best American Mystery Stories*, dont les éditeurs, Otto Penzler et Michele Slung, sélectionnent 50 nouvelles publiées dans l'année. Il revient ensuite à l'anthologiste de choisir ce qu'il pense être les 20 meilleures. En 2001, c'est Donald Westlake qui avait fait le choix ; pour 2002, c'est Lawrence Sanders, qui est aussi l'auteur de la préface de cette *Moisson noire 2002*.

L'examen du sommaire permet plusieurs constatations. D'abord, il y a relativement peu de noms très connus. J'ai beau fréquenter assidûment le genre, il y a là des noms que je ne connais pas, peut-être parce ce ne sont pas tous des romanciers mais des nouvellistes uniquement. Et parmi les têtes d'affiche, toutes ne sont pas des écrivains spécialisés, exception faite de Bill Pronzini, de Peter Robinson et de T. Jefferson Parker. Russel Banks et Joyce

Carol Oates ne sont pas limités au polar, leur œuvre est plus variée. Par ailleurs, certaines de ces nouvelles ont été publiées d'abord dans des revues littéraires non spécialisées dans le polar, comme *High Plain Literary Review*, *The Missouri Review*, *Esquire* et *Alaska Quarterly Review*. Évidemment, il y a des histoires tirées des revues policières du moment comme *Alfred Hitchcock's Mystery Magazine* et l'incontournable *Ellery Queen's Mystery Magazine*, ou encore *Mary Higgins Clark Mystery Magazine* et quelques autres.

Pour une fois, je suis d'accord avec le menteur de service qui sévit habituellement sur les quatrième de couverture : le choix des nouvelles est très éclectique, mais ce sont toujours des textes remarquables par leurs qualités stylistiques et leur atmosphère. Il paraît évident, en les lisant (elles sont inégales en intérêt, mais on ne s'ennuie jamais), que Lawrence Sanders a donné une nette orientation « littéraire », privilégiant parfois la forme au détriment du contenu. Si ce sont là les meilleures nouvelles policières américaines, on peut affirmer sans se tromper que



le genre policier est en bonne santé et de grande qualité. Bref, aux États-Unis, le crime a encore de l'avenir ! (NS)

Moisson noire 2002

Lawrence Block présente,

Paris, Rivages / Thriller, 2002, 368 pages.



Ah ! La perfide Albion...

Il faudrait inventer une nouvelle appellation pour certains types de polars qui proposent une intrigue tordue à partir de prémices d'une perversité réjouissante. Je pense, par exemple, à certains romans de Ruth Rendell, ou à *Accidents de parcours* d'André Marois...

Passe-temps pour les âmes ignobles serait à ranger dans cette catégorie, avec son point de départ plutôt original : Richard Carter, un Anglais installé en Dordogne, achète un roman pour s'apercevoir, à sa grande et fâcheuse surprise, qu'il est le « héros » du livre. Le roman, signé par un auteur inconnu, dévoile à mots à peine couverts des événements de sa vie qu'il croyait enfouis à jamais. De plus, il s'aperçoit que sont également mis en cause trois autres Anglais installés comme lui en Dordogne. L'écrivain inconnu promet une suite et de nouvelles révélations... Qui

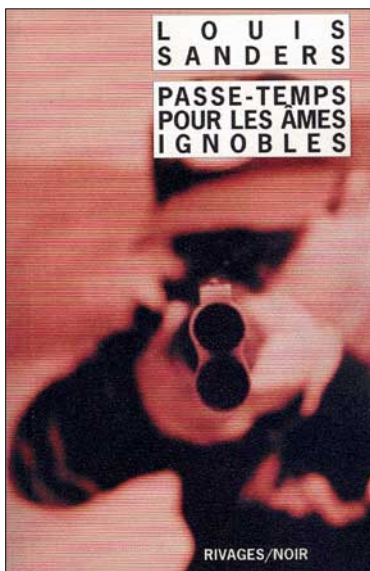
est-il ? Quels sont ses motifs ? Les intéressés vont se réunir, aviser, réagir, jusqu'à provoquer l'irréparable !

Le problème avec ce genre d'idée forte, originale, c'est que l'auteur, trop souvent, ne sait pas comment la mener à terme, ce qui entraîne parfois des dénouements artificiels, « fabriqués ». Ça n'est pas le cas ici puisque le scénario, très hitchcockien, se déroule selon une logique implacable. Sanders tire au fusil (de chasse) sur l'hypocrisie de ces Anglais bcbg, qui ont tous quelques squelettes dissimulés dans leurs placards. Coincés comme des rats, obligés de révéler leurs turpitudes, ils deviennent des bêtes aux abois, des êtres traqués, obsédés, paranoïaques et terriblement dangereux. La situation va carrément déraiper quand l'un d'entre eux va se mettre dans la tête que le coupable se trouve parmi eux. Derrière les façades, Sanders nous révèle une véritable cour des miracles de bourgeois alcooliques, hypocondriaques, obsédés sexuels, menteurs, tricheurs, fascistes, assassins, adultères et j'en passe et des meilleures. Du grand guignol, mais terriblement crédible, avec un dénouement sanglant et délicieusement machiavélique. (NS)

Passe-temps pour les âmes ignobles

Louis Sanders

Paris, Rivages / Noir, 2002, 188 pages.



Modèle suédois

Ake Edwardson, c'est le nom de la nouvelle coqueluche du polar suédois. L'auteur est d'ailleurs annoncé en quatrième de couverture comme « le digne successeur » de Henning Mankell. Ce premier roman, *Danse avec l'ange*, lauréat du Grand Prix du roman policier suédois en 1997, a déjà été traduit en quinze langues.

Dans un petit appartement de Londres, la police retrouve le cadavre d'un jeune suédois baignant dans son sang. La scène du crime est peu commune ; il y a là, aux dires des inspecteurs, une mise en place ou une mise en scène, dans laquelle on soupçonne l'assassin d'avoir filmé ses actes barbares, sortes de rituel qui pourraient ressembler à une danse. Puis, c'est dans un appartement de Göteborg, en Suède, qu'un crime similaire est commis. L'enquête n'avance pas, tant du côté anglais que du côté suédois. Erik Winter, le commissaire suédois, propose à Steve McDonald, son homologue londonien, de faire équipe le temps d'une enquête. Ce n'est pas cette alliance qui fera arrêter la série de meurtres de ce tueur. Ensemble, les deux hommes partagent leurs réflexions : deux origines, deux visions, mais une même volonté de sauver le monde.

Danse avec l'ange est le premier d'une série mettant en scène le jeune commissaire Erik Winter,

un personnage complexe qui aime le jazz et la mode masculine. L'auteur place le lecteur dans la peau d'un enquêteur, pas toujours le même, souvent Winter, parfois McDonald, d'autres fois des acolytes. La frustration de ces derniers est palpable car l'intrigue avance à pas de tortue. Les 300 premières pages en sont presque choquantes tellement les actions et les descriptions des scènes de crime nous sont livrées au compte-gouttes. Les 150 dernières pages valent à elles seules le déplacement, les dialogues, qui sont nombreux, sont étouffants pour le lecteur qui ne sait plus qui parle à qui, et qui répond à quoi. Est-ce que tous ces efforts de compréhension de lecture en valent vraiment la peine ? À mon humble avis, vous feriez mieux de vous rabattre sur autre chose. (FBT)

Danse avec l'ange

Ake Edwardson

Paris, J.-C. Lattès, 2002, 454 pages.



Vices de procédure

L'intrigue de *Accusé, couchez-vous* (Michel Embareck & Laurent Léguevaque) est relativement simple : Eric Giacometti, un notable franc-maçon, empêtré dans les affaires locales, est accusé du meurtre de sa maîtresse, la belle et (très!!!) sensuelle Milena, une prostituée serbe. Mais voilà : on n'a jamais découvert de cadavre et, depuis son interpellation, l'accusé s'est retranché dans le mutisme le plus total.

Le roman raconte l'histoire du procès, depuis la sélection des membres du jury jusqu'au verdict, suivi d'un épilogue (à ne pas manquer). Ceci dit, il ne s'agit pas ici d'une de ces avocasseries américaines à la sauce Grisham. C'est très différent, ne serait-ce que dans le style très particulier de l'écriture romanesque et de la narration. Les réflexions de l'accusé sont présentées en alternance avec un narrateur anonyme qui, lui, nous raconte les épisodes juteux de ce procès hors du commun.

C'est un roman à la française, c'est-à-dire très bavard, quoique bref, parfois agaçant. Un vrai déluge... Mais il y a l'humour noir, le cynisme des deux compères qui n'épargnent personne. Certaines phrases assassines sont des morceaux d'anthologie : « ... un autre juge, jeune gars précieux qui traverse souvent la place en affichant une mine dégoûtée, comme si un chihuahua invisible chiait dans ses Weston ». Et on se marre... Mais on est aussi intrigué





par l'attitude incompréhensible du coupable présumé. Il semble clair qu'entre lui et Milena, il y avait une passion réciproque. Alors, que s'est-il passé ? Pourquoi ce silence obstiné ?

La justice est présentée comme un spectacle pompeux, souvent grotesque, où l'effet compte plus que l'argument. L'accusé n'est qu'un pion entre les mains d'experts de la parlotte et du geste éloquent. On grince des dents, puis on jubile, on se révolte, puis on se marre, les auteurs ne nous épargnent rien de ce cinéma extravagant, pendant que l'accusé songe à ses parties de jambe en l'air torride avec la disparue. Le sexe est omniprésent dans ce bouquin et pas toujours dans des formes subtiles. C'est gras, expéditif, acrobatique et, disons-le, inventif. Pour certains protagonistes, il n'y a ni lieu ni moment favoris : tout est bon, de la cabine d'essayage à la bibliothèque du Palais de justice en passant par les toilettes publiques, les banquettes de voiture et autres fouteurs improvisés. Et que je t'enfile, file, file...

Précisons que Michel Embareck est un journaliste et un romancier, auteur de sept romans, alors que Laurent Lèguevaque est un juge d'instruction (pas tendre avec la confrérie de la jugeote !). (NS)

Accusé, couchez-vous !

Michel Embareck & Laurent Lèguevaque
Paris, Gallimard (Série Noire), 2002, 175 pages.



Du pain et des jeux

Récapitulons : lancée par les éditions Adcan juste avant la Coupe du monde 2002, la série Footpolar propose à chaque épisode une intrigue policière signée par un auteur différent et centrée chaque fois autour d'un club de foot, son passé, son présent, ses traditions, ses grands joueurs, ses couleurs et, naturellement, ses supporters. C'est à Lilian Bathelot que l'on doit le troisième titre de la série, préfacée par Didier Roustan, animateur-vedette des magazines télé *Lundi foot* et *Mardi foot*.

« Je trouve artificiel de faire venir des joueurs de l'étranger et de les baptiser équipe de France [...] ; la plupart des joueurs français ne savent pas ou ne veulent pas chanter La Marseillaise. » Cette citation de Jean-Marie Le Pen n'apparaît pas dans *Y'a plus de sushis pour les Bleus*, néanmoins elle résume on-ne-peut-mieux la problématique du livre de Bathelot. On se souviendra des démêlés du candidat du Front National avec le milieu de terrain-vedette du club français, Zinedine Zidane, au sujet des élections et des frontières culturelles, des origines étrangères de la plupart des joueurs de la formation championne du monde en 1998. Pour mémoire, rappelons simplement que Zidane est né en France d'une famille originaire d'Algérie (Kabylie).

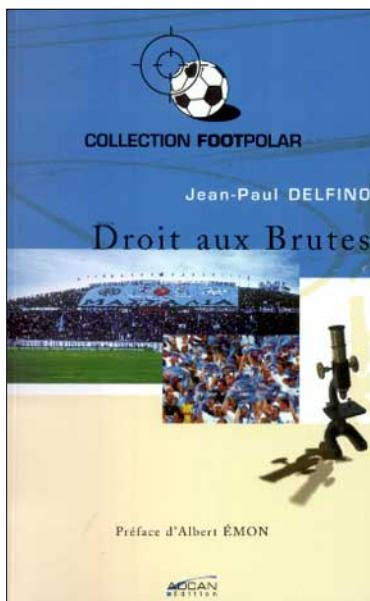
Francis Boildieu et Le Che, respectivement reporter et photographe pour l'agence de presse Zelda, rencontrent Léon Dévernioles lors du Championnat de France de tir aux armes anciennes. Léon a des visions, qui sont en fait des prédictions footballistiques. L'ennui, c'est que les visions de Léon deviennent sanguinolentes et Boildieu et Le Che, aidé de Morgane (une jolie journaliste marseillaise), vont aider Léon à interpréter ses trances...

La première tranche concerne un joueur de France-Espoir (âgé de moins de 18 ans), Abdou Kimoré (en qui il faut reconnaître Djibrile Cisse ?), qui doit jouer un gros match préparatoire avec les plus jeunes s'il veut rejoindre la grande sélection nationale. Apparemment, un groupe terroriste (l'OAS) au dessein meurtrier veut éliminer ces joueurs venus d'ailleurs qui forment cette équipe française : « Alors, si tu veux savoir ce que ça me fait d'aller casser du Nègre à Clairefontaine, je vais te le dire. Ça me fait salement plaisir, d'aller exploser cette saloperie d'équipe polluée par tous les métèques de la terre ! »

(p. 127) L'organisation terroriste va s'en prendre au grand club, lors d'un match préparatoire à Claire-fontaine. Là, ce sont Zian Zitouni (Zinedine Zidane?) et Malek Bénéaoui (Claude Makelele?) qui sont visés.

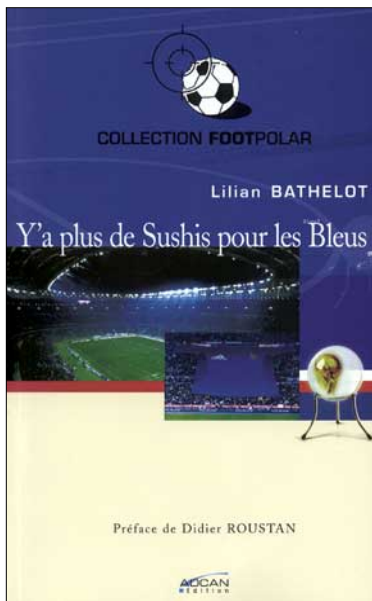
L'amateur de football en moi attendait beaucoup de ce livre sur les Bleus : historique des sélections françaises, rappel de la récente victoire de 1998, les deux têtes de Zizou en grande finale, le but en or dramatique de Trezeguet en finale de l'Euro 2000, la préparation à la coupe du monde 2002, les effectifs, les entraînements, les joueurs... mais non ! Rien ! Quelques mots ça et là : l'histoire du 1000^e but de Pelé (Quel rapport avec les Bleus ?), Barthez qui ne jouera pas le match préparatoire contre la Roumanie (véridique). Et puis après ? dirait l'autre. Peu de chose sur les Bleus donc, mais un foutu bon thriller ! C'est plutôt l'appartenance à la collection Footpolar que l'on doit questionner ici, car côté suspense, il s'agit certes du plus nourri de la jeune collection. La confrontation de *tir poils* de la fin est décevante toutefois, car l'auteur nous avait préparés pour un assaut final qui, malheureusement, avorte.

Le titre suivant, *Droit aux brutes*, signé par le directeur de la collection, Jean-Paul Delfino, présente l'Olympique de Marseille, devrait donner le ton et, du même coup, servir de modèle à cette série pro-



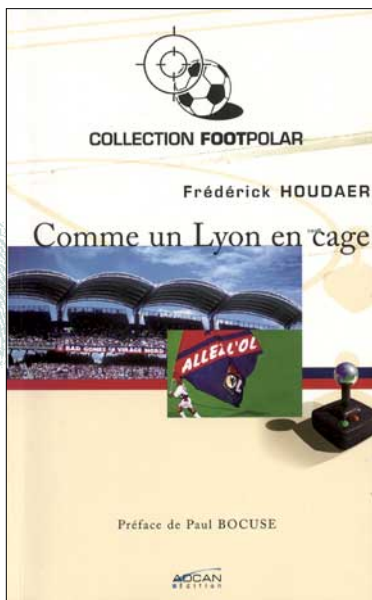
metteuse. Avec à son actif plusieurs romans publiés chez Métailié, Delfino fait partie de ces écrivains que l'on dit « de la relève ». Rien à se mettre sous la dent ? Allons donc ! Dans le giron de l'OM, il y a toujours quelque saleté ou potin à dénicher, s'agit de creuser, *dixit* Aurore de Valandré. La patronne de l'agence sportive Zelda n'endurait plus de voir trainer dans la capitale son journaliste et son photographe. Voilà donc Boildieu et Le Che en mission au pays de Pagnol où un collègue lance nos deux héros sur une piste pas très nette : d'où vient donc l'argent des principaux sponsors de l'OM ? C'est à travers l'histoire de Sylvio, un jeune footballeur d'origine italienne à l'avenir prometteur et issu des bas quartiers de la ville et qui fut, en 1937, l'orgueil de toute la population locale, que nos deux journalistes trouveront les réponses à leur enquête.

Jean-Paul Delfino nous fait partager la passion qu'il a pour l'Olympique de Marseille. C'est autour de l'histoire du club et celle du stade Vélodrome qu'il a bâti son intrigue, qui renoue avec la manière des deux premiers titres de la série (voir recensions dans le supplément Internet d'*Alibis* 5), où le club de football vedette devient carrément un personnage du livre. Ici, Marseille respire, avec la présentation de ses bas quartiers, pourrons parfois cancéreux mais



travailleurs infatigables de la ville. Une belle réussite et un but en or, pour le directeur de collection.

Enfin, ainsi que son titre l'indique, le cinquième titre paru à ce jour, *Comme un Lyon en cage* de Frédéric Houdaer, porte sur l'équipe lyonnaise. Joueurs et dirigeants de l'Olympique de Lyon sont sur leurs gardes : quelqu'un s'amuse à lancer constamment des assauts dans leur direction. La grande vedette du club se blesse à un genou après qu'on lui ait foncé dessus en moto-cross. La bagnole du propriétaire de OL attaque les joueurs durant un entraînement et essaie de provoquer une sortie de route à l'autocar de l'équipe. Le proprio de l'équipe n'entend pas à rire. Magnat du jeu vidéo, il vient de lancer sur le marché le populaire *Super Footballor II*. Les attaques dirigées contre son équipe viennent-elles de la concurrence ? Il n'en faut pas plus pour que le reporter Francis Boildieu et le photographe Pascal « Le Che » Etzebarria, de l'agence de presse Zelda, débarquent à Lyon pour éclaircir de dossier. Mais une fois sur place, nos deux héros tombent amoureux d'une mère journaliste et de sa fille mannequin. Sont-elles mêlées à cette histoire ? Aidés par un collègue lyonnais et chaperonnés par la mère de leur antipathique patronne, les enquêteurs en herbes mettront à jour un drame social inquiétant.



Comme un Lyon en cage respecte bien l'esprit de la collection Footpolar. Ici, l'auteur mise davantage sur le mystère que le suspense, ce qui n'est pas une faiblesse puisque ce cinquième titre tient bien la route. Signalons en passant que la préface est de Paul Bocuse, grand chef cuisinier dont le restaurant a reçu le titre de 1^{er} restaurant du monde, ce qui n'est pas rien. (FBT)

Y'a plus de sushis pour les Bleus

Lilian Bathelot

Aix en Provence, Adcan (Footpolar), 2002, 182 p.

Droit aux brutes

Jean-Paul Delfino

Aix en Provence, Adcan (Footpolar), 2002, 156 p.

Comme un Lyon en cage

Frédéric Houdaer

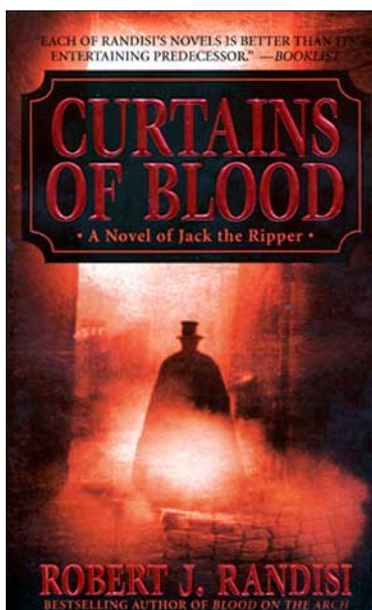
Aix en Provence, Adcan (Footpolar), 2002, 182 p.



Jack l'Éventreur, Bram Stoker et la série Z

Tous les cuistots du dimanche savent cela : il ne suffit pas d'avoir tous les ingrédients pour réussir un plat. Parfois la pâte ne lève pas, la viande est trop cuite, le plat trop épicé, le cuistot a ses règles, bref tout peut arriver, surtout le pire si on n'a pas la touche du chef ! Dans *Curtains of Blood*, Robert J. Randisi avait tous les ingrédients pour faire un roman intéressant : Jack l'Éventreur et les meurtres de Whitechapel, Bram Stoker, Docteur Jekyll & Mister Hyde, Dracula, Oscar Wilde, Conan Doyle et quelques autres épices fortes... Malheureusement, le résultat n'est pas du tout à la hauteur des attentes. Ce récit fadasse, présenté comme « A Novel of Jack the Ripper », ne présente que peu ou pas d'intérêt tellement l'intrigue est plate, invraisemblable et fabriquée.

Dans un roman qui se veut en partie historique, transformer des faits connus relève de l'hérésie et fait décrocher le lecteur. Henry Irving, le patron de Bram Stoker, n'a jamais interprété le rôle de Jekyll/Hyde. Il est vrai que la pièce était jouée à Londres pendant la série de meurtres et que l'acteur américain qui incarnait le rôle avait été soupçonné. Mais il ne s'agissait pas d'Irving... Quant à nous faire croire (très peu subtilement) que c'est Vlad Tepes, alias Dracula, qui aurait commis les crimes, voilà qui n'est



guère original. On se souviendra de ce que Kim Newman avait fait dans *Anno Dracula* avec un tel sujet. Ici, tout tombe à plat, ça manque de rythme, de nerf. On sent que Randisi veut nous en mettre plein la vue, mais il ne suffit pas de faire intervenir Conan Doyle pour que tout ça décolle et devienne passionnant. Bref, *Curtains of Blood* est un autre exemple de l'exploitation commerciale bas de gamme du mythe de Jack l'Éventreur. (NS)

Curtains of Blood

Robert J. Randisi

New York, Leisure Books, 2002, 351 pages.



Mais où est passée Rita ?

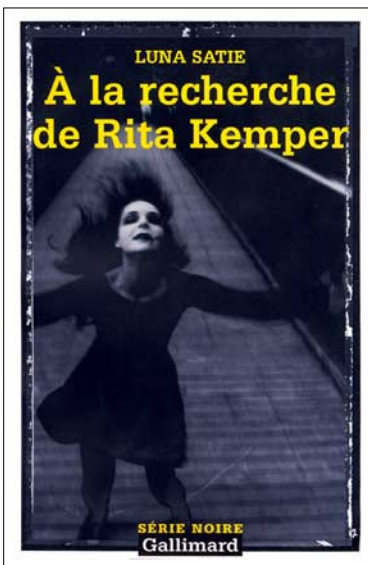
Il y a des polars que je fuis comme la peste. Tous ces trucs vaguement bukowskiens plus que répugnants où les protagonistes passent le plus clair de leur temps à se shooter, se noyer dans l'alcool et les substances diverses avant de finir avec la tête dans l'évier ou les chiottes pour y dégueuler leur misère et leur âme, très peu pour moi...

Mary Blake, l'héroïne de *À la recherche de Rita Kemper*, passe ainsi une partie de son temps à noyer

ses problèmes et à s'engourdir le corps et l'âme avec diverses cochonneries dont elle a la recette. Mais, et c'est là où je voulais en venir, il faut parfois surmonter ses préjugés, explorer des terres étrangères, s'aventurer en *terra incognita* même vomitive, pour faire de bonnes découvertes. Et ce roman en est toute une...

Le départ est assez raide : Rita Kemper, rock star du groupe The Ruiner, termine son dernier spectacle en s'égorgeant sur scène. Dans la confusion qui suit, un musicien disparaît ainsi que le cadavre de Rita (que la police soupçonne d'avoir simulé sa mort, d'être toujours vivante !). Quelques jours après, on découvre trente-neuf cadavres décapités dans les jardins de la propriété de la Kemper, dont les disques sont interdits de vente, de possession et d'écoute par un État à la Big Brother (nous sommes en 2009). Quand son mari, journaliste et ami de Rita, disparaît dans des circonstances tragiques, Mary Blake décide de mener sa propre enquête sur tous ces événements alors que les cadavres continuent de s'accumuler.

À la recherche de Rita Kemper est un roman très noir qui nous entraîne dans l'univers déjanté des groupes de rock gothico-punks et de leurs fans. Et, oh surprise, c'est aussi un roman gothique, voire fantastique, chose que l'on n'avait plus l'habitude de



voir dans la Série Noire. Mais je n'en dirai pas plus, même si on me bourre de drogues dures ! Il s'agit du premier roman de Luna Satie. Si les suivants sont du même calibre, je suis preneur. (NS)

À la recherche de Rita Kemper

Luna Satie

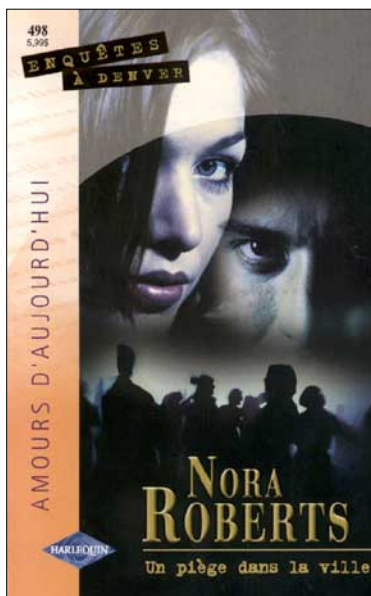
Paris, Gallimard (Série Noire), 2002, 287 pages.



Série noire... et eau-de-rose !

Polar et épicerie ! Deux réalités irréconciliables, pensez-vous ? C'est pourtant bien en me promenant dans les allées de mon supermarché que je suis tombé sur ce roman d'enquête. Hé oui ! Un Harlequin. La petite collection *cul-cul* de romans à l'eau de rose d'origine canadienne-anglaise est-elle à ce point à cours d'idées qu'il lui faille venir empiéter sur le marché du polar ? Je ne suis pas spécialiste dans le domaine, je n'avais lu qu'un seul Harlequin avant celui-là et c'était dans le cadre d'un cours sur le roman Harlequin. Je connais tout de même les règles de l'art de cette maison d'édition... mais là, un polar Harlequin... j'achète ou j'achète pas ? J'achète... pour satisfaire ma curiosité et peut-être la vôtre.

Jonah Blackhawk n'aime pas les policiers... sauf un, Boyd Fletcher, à qui il doit d'être ce qu'il est aujourd'hui : un homme honnête et libre. C'est Boyd qui a ramené Jonah dans le droit chemin à plusieurs reprises dans l'adolescence. Pas facile de naître dans un milieu défavorisé, et si facile de plonger dans le crime... C'est pour cette raison que Jonah doit tout à Boyd et qu'il administre aujourd'hui plusieurs resto-bars de Denver. C'est d'ailleurs dans ces mêmes bars que se retrouvent les victimes de tout un réseau de vol de voiture et d'objets précieux soutirés à même les résidences. Et quand Boyd Fletcher, aujourd'hui chef de police, demande à Jonah la permission d'infiltrer un de ses commerces afin d'y démasquer ce réseau de voleurs bien organisé, ce dernier ne le trouve pas drôle. Jamais Jonah ne pourra passer par-dessus sa haine des policiers au point de les recevoir sous son toit. Toutefois, son dédain pour le corps policier s'amoindrit lorsqu'apparaît devant lui le corps de la policière qui va prendre place dans son établissement. Ironiquement, cette dernière est la fille de Boyd Fletcher. La jeune Ally a



grandi et a suivi les traces de son père. Jonah accepte la présence de la jeune policière. Les deux êtres, qui se détestent dès le départ, tombent pourtant vite dans les bras l'un de l'autre. Mais pour Ally, cette liaison est vouée à l'échec : Jonah n'aime pas les flics. Pour Jonah, Ally est la fille de Boyd, et jamais il ne voudra déplaire à celui-ci. Qu'arrivera-t-il ? Ally repartira-t-elle seule chez elle après la fin de son enquête ?

Vous connaissez probablement la réponse. Outre le prétexte de mener une enquête où l'intrigue est déjà mince, ce roman présente toutes les caractéristiques des romans à l'eau de rose d'Harlequin, si je me réfère à Julia Bettinotti, la spécialiste du genre. D'ailleurs, l'auteur est connu depuis longtemps dans la collection pour ce genre de texte et ce n'est pas nouveau de retrouver des polars à l'eau de rose, disons-le, dans la grande cour du roman Harlequin. Si généralement les héroïnes de la collection sont brunes ou rousses, ici Allison est blonde, jeune et ne pratique pas les métiers traditionnels des protagonistes féminins qui sont généralement des secrétaires ou des gouvernantes. Jonah, lui, n'est pas viril, mais *totale*ment viril, pour reprendre les termes exacts de la théoricienne. Pas de surprise non plus du côté du scénario de base du roman Harlequin, dans

lequel on retrouve cinq stades bien précis : la rencontre, la confrontation polémique, la séduction, la révélation de l'amour et le mariage. Oups ! je viens de vous vendre la mèche... (FBT)

Un piège dans la ville

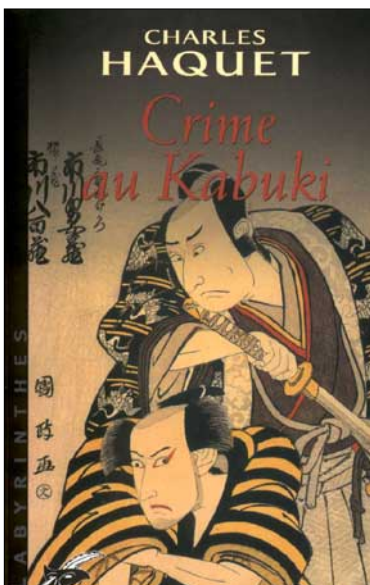
Nora Roberts

Paris, Harlequin (Amours d'aujourd'hui), 2002, 280 pages.



Tombée de rideau au Soleil levant

Yoshiro, l'acteur vedette du théâtre Nakajima, disparaît mystérieusement après une représentation de théâtre Kabuki. Suzuki Hikonoshin, journaliste et critique de théâtre (qui a réellement existé au XIX^e siècle) au quotidien *Yomiuri shimbun*, arrive sur l'entrefaite. Son article du lendemain sème la consternation dans Tokyo. Samouraï en perdition, accroché à un bar, Tosode ramasse une pochette oubliée par l'acteur Yoshiro. Dans un élan de générosité, il part à sa recherche. Au fil de sa quête, Tosode rencontre Sumara, une jeune femme qui essaie de refaire sa vie, puis le journaliste Suzuki. Ensemble, le trio essaiera de reconstruire le puzzle des disparitions et des morts qui se succèdent autour d'eux.



Deuxième roman de Charles Haquet, *Crime au Kabuki* est aussi le second volet d'une série mettant en vedette le Samouraï Tosode, un être sur le déclin. En effet, après les abolitions féodales de 1868, les samouraïs perdent presque tous leurs privilèges, dont celui de porter le sabre. Plusieurs d'entre eux se donnent traditionnellement la mort par *seppuku*. C'est dans ce contexte que l'on rencontre Tosode, samouraï déchu qui erre dans Tokyo.

Le roman est de bonne facture : c'est bien écrit, l'intrigue est bien menée et, curieusement, ça se lit bien pour un roman qui présente une culture que l'on connaît peu, mais qui montre un vocabulaire et des noms de personnages évocateurs. L'avant-propos sert aussi le texte et ces précisions historiques sont une mise en place importante qui aide à la compréhension de l'œuvre. Le lexique, placé à la fin du livre, trouve parfois son utilité, quoique des renvois en bas de page auraient réduit considérablement les interruptions de lecture — le va-et-vient vers la fin du volume devient à ce point lassant qu'on finit par se foutre un peu de toutes ces définitions.

Mais finalement, on a le goût d'en apprendre plus et de courir chez le libraire chercher le premier livre des aventures de Tosode. Si vous aimez l'orient dans une facture historique... (FBT)

Crime au Kabuki

Charles Haquet

Paris, Le Masque (Labyrinthes), 2002, 284 pages.



N'est pas orfèvre qui veut...

À Juan-les-Pins, près de Nice, le commissaire Dupin enquête sur l'assassinat d'une vieille femme. Mais voilà qu'une deuxième femme meurt dans les mêmes circonstances — plusieurs coups de couteau dans le dos. Du coup, les machines journalistique et politique s'emballent, la première poussant la deuxième à ce que les résultats soient rapides. Or, un troisième, puis un quatrième meurtre sont commis, et ce n'est certes pas au goût des supérieurs de Dupin !

Prix du Quai des orfèvres 2003, *Le Bandit n'était pas manchot*, de Jérôme Jarrige, est un honnête roman policier, sans plus, car il faut bien avouer que la structure narrative manque quelque peu d'équilibre et que la résolution de l'énigme donne place à un final plutôt décevant. Mais l'éditeur nous le dit en quatrième : le commissaire est « humain, attachant et particulièrement efficace ». Ce qui est on ne peut plus vrai — un honnête polar, vous di-je !



Fondé en 1946 par Jacques Catineau et attribué sur manuscrit, le prix du Quai des orfèvres couronne un roman policier inédit présenté par un écrivain de langue française. Bravo donc à Jérôme Jarrige. (JP)

Le Bandit n'était pas manchot
Jérôme Jarrige
Paris, Fayard, 2003, 310 pages.



Hammett dans votre bibliothèque...

Nous vivons à une époque un peu dingue où, pour des raisons basiquement commerciales, on écrit déjà la biographie des écrivains alors qu'ils viennent parfois à peine de commencer leur carrière. Par exemple, la créatrice d'Harry Potter, J. K. Rowling, a déjà fait l'objet de plusieurs tentatives biographiques, nécessairement incomplètes puisque l'auteur est toujours bien vivant. Une biographie doit éclairer l'œuvre, sinon à quoi bon en publier une ? Surtout quand la dite œuvre n'est même pas terminée. Peu me chaut de savoir qu'untel est né dans tel bled perdu du Montana, qu'il aimait les chats, les chiens mais pas les Indiens, qu'un tel a couché au moins avec dix mille femmes (devinez qui...), etc. Je ne suis pas assez

voyeur pour lire ce genre de truc. Mais je ne dédaigne pas (sûrement par paresse) les livres où il y a beaucoup d'images ou de photos.

C'est le cas d'un bel album intitulé *Album de famille Dashiell Hammett* (Jo Hammett), sorte de carnet illustré, écrit par la fille cadette de Dashiell Hammett. Elle a compilé des notes, des souvenirs, des anecdotes, à travers lesquelles elle nous raconte, dans les grandes lignes, la vie de son illustre père, l'un des fondateurs du roman noir, du style « hard-boiled » et dont la vie fut assez mouvementée. Talentueux, mais instable, père aimant, mais mari infidèle, alcoolique et tuberculeux, Hammett a connu sa part de problèmes et de succès. Emprisonné lors de la chasse aux sorcières, dans les années 50, en pleine guerre froide, il ne s'en est jamais vraiment remis.

Ce livre est avant tout un album photo qui nous permet de mettre un visage sur l'entourage de Hammett, notamment cette redoutable Lillian Hellman avec qui il partagea une grande partie de sa vie. Les reproductions sont bien faites, sur du papier glacé, ce qui ne gâche rien. Tout ça donne un très bel objet, attrayant et instructif à la fois. (NS)

Album de famille Dashiell Hammett
Jo Hammett
Paris, Rivages / Écrits noirs, 2002, 300 pages.

